

PRÉFACE

ABDELMALEK SAYAD
OU COMMENT L'HISTOIRE SE FAIT CORPS

Tassadit Yacine

Cinquante après l'indépendance de l'Algérie quelle lecture peut-on faire de l'histoire des intellectuels et d'une façon générale de la connaissance ?

En retraçant la trajectoire d'Abdelmalek Sayad (1933-1998), ce texte contribue à faire la lumière sur la vie et l'œuvre d'un chercheur ayant une trajectoire « exceptionnelle » au regard de l'opinion générale et pourtant commune à tous ceux qui, comme lui, ont tenté de se frayer un chemin dans le monde des idées et de la connaissance dans un univers colonial discriminant.

En 1930, trois ans avant la naissance de Sayad, la France célébrait avec faste le centenaire de la colonisation, ce qui signifiait que la colonisation était bien installée dans les mentalités et les colonisés durablement assignés à un statut inférieur. Ce statut ne relevait pas seulement des pratiques sociales mais de lois ouvertement discriminatoires. À l'exception d'une infime minorité alliée du régime en place, la majorité des Algériens avait à subir quotidiennement les effets humiliants de la colonisation. C'est dans cet univers que s'est socialisé Abdelmalek Sayad, petit-fils de notable et unique garçon au milieu d'une fratrie de filles, promu à un meilleur statut que la majorité des siens.

Sans entrer dans les détails, j'aimerais revenir sur la place de l'école et de l'université dans la trajectoire de Sayad. Comment ce jeune issu d'un milieu « modeste » va-t-il connaître les lieux les plus prestigieux du savoir légitime alors que rien ne l'y prédisposait ? Pour Sayad, comme pour Amrouche, Feraoun ou Mammeri – pour ne citer que quelques-uns de ses compatriotes kabyles –, cette « ascension » ne relève-t-elle pas d'un « miracle » ? Et, la découverte de la sociologie n'est-elle pas ici une forme de ruse universitaire pour aller à la découverte de soi ?

À l'exception de quelques rares villages, l'école était peu présente dans le monde rural algérien. Les populations devaient donc se résigner à l'illettrisme ou se séparer de leurs enfants pour les envoyer dans les villages voisins mieux dotés. À la difficulté d'être scolarisé s'ajoutait celle d'inscrire dans la durée le projet éducatif. Le plus difficile étant, bien sûr, les études secondaires, inaccessibles pour la quasi-totalité des « indigènes ».

Pourtant, l'école de la France – d'abord refusée puis acceptée – allait changer le destin de quelques-uns. Car la colonisation, avec sa culture et sa politique, s'imposait alors véritablement comme un destin (*fatum*). Il fallait faire de nécessité vertu et vivre en essayant, malgré tout, d'ouvrir des brèches afin qu'une expression, même minime et strictement symbolique, rende la vie des colonisés supportable. Pour Sayad, comme pour beaucoup d'intellectuels nés avant et après lui, il s'agira de trouver une issue à cette dépendance et à ses modes de domination, en évitant tout conflit ouvert. Ce sera d'abord tenter de rechercher la reconnaissance par l'intégration et par « l'assomption » des valeurs de la culture légitime et de son sens le plus profond, avant de revenir vers les siens armé d'outils et de la connaissance de l'autre.

Dans la tradition algérienne, un jeune garçon comme Abdelmalek aurait été envoyé dans une école coranique pour apprendre l'arabe et devenir *cheikh* ou *taleb*. Mais son grand-père paternel était un caïd et la famille Sayad (At Messaoud) partie prenante du système. Rappelons que c'est la colonisation qui a imposé le caïdat et que les caïds représentent l'ordre colonial puisqu'ils jouent le rôle d'intermédiaire entre l'autorité locale

(*agha, bachagha*) et la masse des paysans. Ce statut leur confère de nombreux droits sur les populations : collecte des impôts, maintien de l'ordre, etc. Acquis aux valeurs de la colonisation, les caïds participent généralement, de par leur position, à l'introduction de l'école française dans leurs propres villages (*douars*). Leurs enfants (et surtout lorsqu'il s'agit de garçons) sont tout désignés pour fréquenter l'école (*likul* ou *lkulidj*).

Pour différentes raisons, une infime minorité d'Algériens a cru à la promotion par l'école française et à une possible intégration dans le système colonial. Cela n'a néanmoins pas suffi à faire disparaître les discriminations. Par exemple, dans certains corps comme l'armée, les indigènes ne pouvaient accéder au grade d'officier. Le père d'Abdelmalek Sayad, fils de caïd, va vivre lui aussi cette discrimination. En refusant de servir un système injuste et oppresseur, il retombera dans la masse des dominés. Le terrible déclassement social dont il sera victime sera lourd de conséquences dans l'histoire familiale, surtout pour le jeune Abdelmalek qui devra lutter pour se frayer un chemin dans la vie.

Depuis les années trente, l'école coloniale était devenue un lieu de promotion sociale, de formation culturelle et politique, notamment pour les hommes. Le *nec plus ultra* de la réussite consistant à devenir instituteur : un *cheikh lakul* (littéralement le maître de l'école). Dans la Kabylie traditionnelle, les deux maîtres : l'instituteur laïc et le *cheikh* religieux (*cheikh ldjamaâ*, le maître de la mosquée) avaient une position très enviable. Ils jouaient souvent un rôle fondamental au niveau social d'éducateur ou de conseiller des familles. Très respectés, ils étaient généralement considérés comme de seconds parents, voire comme des « créateurs incréés », auxquels les mères témoignaient leur reconnaissance en offrant des volailles, des œufs, des fruits, etc. Dans la bouche des parents l'expression consacrée à l'égard du maître était alors : « Toi tu l'égorges (l'écolier) et moi je le dépècerai¹. »

Dans les représentations (et parfois dans les réalités), la scolarité était envisagée comme une ascèse, comme un périple

1. Proverbe en usage en Afrique du Nord.

initiatique qui vouait le candidat à une véritable transformation, à une mort symbolique. Sa vie antérieure à celle de l'école étant perçue comme « sauvage et archaïque ».

Mais l'école de la France n'est pas un lieu d'apprentissage pour tous car elle n'est pas à la portée de tous. D'une année sur l'autre, la scolarité du jeune Abdelmalek n'est pas assurée et son chemin est parsemé d'embûches. En milieu rural, la scolarité est souvent tributaire des aléas liés à la précarité des revenus. L'insécurité financière est difficilement compatible avec la construction d'un « projet de vie ». C'est cette existence que Sayad partage avec ses compatriotes. Sans courber l'échine, il ira de l'avant et surmontera tous les obstacles (notamment celui du transport, rare dans cette Kabylie d'antan) pour se rendre à Bougie (Bejaïa) puis à Alger. L'horizon à atteindre étant l'École normale d'instituteurs afin de devenir le formateur des générations futures.

La guerre d'Algérie et les hasards des rencontres le détourneront de cette voie mais sa soif de connaissances lui ouvrira les portes du savoir légitime, c'est-à-dire d'un monde riche de promesses et de contradictions. Dès lors que dans les départements français d'Algérie, la culture cultivée qui, en principe, est donnée à tous, n'est pas donnée aux colonisés, quelques-uns d'entre eux s'en emparent, comme par effraction. Il importe de souligner la détermination de Sayad à poursuivre ses études jusqu'au bout. Études, très certainement, surévaluées socialement et psychologiquement.

Je voudrais également revenir ici sur la grève des étudiants algériens. En mai 1956, Sayad refuse de participer au boycott des examens lancé par le FLN. Le mot d'ordre visait à obtenir des étudiants algériens (en Algérie) qu'ils observent une grève en solidarité avec le FLN. La réaction de Sayad, qui avait perçu le poids des idéologies, a consisté à refuser que les étudiants de l'intérieur (ceux vivant en Algérie) soient traités différemment de ceux de l'extérieur (les étudiants vivant en métropole et à l'étranger). Cette position, qui a pu donner prise à la critique, montre l'indépendance d'esprit de Sayad. À la fois courageux et anticonformiste, Sayad ne faisait que ce qui était en conformité avec ses convictions. Au regard de la *doxa*, il a pris des risques

et en paiera les conséquences. On le sait, pendant la guerre d'Algérie, toute réticence, toute résistance, envers le FLN, était payée au prix fort. Cette position peut-être interprétée autrement que comme un manque de solidarité envers les siens car elle est le produit d'une exigence personnelle d'ordre intellectuel et politique.

Avec la guerre, les colonisés (y compris ceux qui étaient acquis à la colonisation) ont compris qu'il n'y avait plus rien à attendre du système colonial et de l'enseignement dispensé dans les écoles et les universités. Cet enseignement abstrait et coupé des réalités vécues est apparu aux yeux de l'élite formée à l'université comme une *illusion*. La déception fut grande et, comme l'exprime si bien Jean Amrouche dans son *Journal*, la réplique fut à la hauteur de la déception : « Rétorquer à l'adversaire avec ses propres armes, et s'en servir contre lui-même, contre lui mieux que lui, en ne portant pas les coups du dehors, mais du dedans. Je m'y suis appliqué dès l'enfance². »

Mais, au même moment, des liens forts se tissent entre des Algériens et des Français qui s'engagent au côté du FLN, manifestant ainsi leur adhésion à la cause de l'indépendance algérienne. Pour Sayad, ce sera la rencontre avec Pierre Bourdieu, jeune agrégé de philosophie qui se fera sociologue par la force de l'histoire et qui, pour comprendre et dévoiler le désastre de la colonisation, l'entraînera sur le champ de l'enquête sociologique, pour ne pas dire sur le champ de bataille. Dans ces circonstances, l'enquête consistera à agir sur le terrain politique en révélant à l'opinion internationale une situation sociale dramatique : les camps de regroupement, les bidonvilles et la hantise du chômage.

Ainsi peut-on comprendre que la rencontre avec cet « autre », différent et semblable, est déterminante dans le destin intellectuel et politique d'Abdelmalak Sayad. Cette entente entre maître et disciple s'effectue grâce à la rencontre de deux *habitus*. Rappelons que la faculté d'Alger était un lieu de culture mais aussi un lieu de lutte politique³, non seulement entre Français et

2. Jean Amrouche, *Journal 1928-1962*, Paris, Non-Lieux, 2008, p. 325.

3. Pierre Bourdieu, *Esquisses algériennes*, Tassadit Yacine (éd.), Paris, Seuil, 2008.

Algériens mais également entre Français. Là encore la position « adoptée » par Sayad n'est pas celle d'un camp dressé contre l'autre mais celle d'une tentative d'entente entre les différentes communautés, comme l'incarnent à ce moment-là les *Libéraux*⁴. La cause est noble mais, à la fin des années 1950, l'heure n'est plus au dialogue entre les deux belligérants. À contre-courant, Sayad s'engage néanmoins et jusqu'à la fin du conflit dans la voie de la conciliation fraternelle et de l'amitié entre Français et Algériens, en vain.

Ces quelques éclairages apportés au parcours de Sayad suggèrent que la recherche sur l'autre est aussi un retour sur soi. Cette recherche étant l'occasion de la réappropriation d'une histoire oubliée, refoulée par l'histoire dominante. Si l'émigration est l'histoire des siens, celle des ancêtres d'Algérie, en revanche, l'immigration est la poursuite de cette même histoire en France. Elle est l'histoire d'un compagnonnage, d'une main tendue à ces « dépayés » dont il est, et avec lesquels il rejoue la « scène primitive », celle jouée en son temps par son grand-père : intermédiaire entre la base et le sommet, à l'instar du mythe structurant du chacal dans le monde des légendes et des mythes berbères⁵. Comme si l'enquête sur l'autre n'était rien d'autre qu'une enquête sur lui-même, sur ses parents, ses compatriotes privés de savoir, de culture. Mais l'accès au savoir, qui favorise la compréhension de soi et des autres, n'a été rendu possible qu'en raison des conditions dramatiques d'un conflit qui a permis le retour à soi. Car la guerre a cette propriété de radicaliser les rapports entre dominants et dominés.

Le savoir et les ruses intellectuelles de Sayad traduisent son acharnement au remboursement d'une dette infinie et culpabilisante, d'une dette liée à un savoir acquis au frais de tous et

4. Cf. *Infra*, p. 49.

5. Tassadit Yacine, *Chacal ou la ruse des dominés. Aux origines du malaise des intellectuels algériens*, Paris, La Découverte, 2001. Le chacal est cette figure emblématique du monde des fables qui incarne l'intelligence et la ruse. Pour cette raison, il est prédestiné à servir d'intermédiaire entre le pouvoir et les masses dominées. Il peut aussi grâce à sa connaissance de la vie politique servir les révolutions. Chacal incarne l'intelligence et la capacité de l'esprit à faire et à défaire le monde.

dont le prix est la rupture avec le groupe d'origine, l'éloignement social et temporel avec les siens, la distance géographique avec les ancêtres, privés de parole et de terre. Ces immigrés dont Sayad est partie prenante (même s'il est détenteur de la culture savante) et qu'il va analyser en s'auto-analysant et, avec lesquels, il partagera les problèmes d'emploi et de reconnaissance sociale, dans des conditions parfois « pires » que les leurs car il sera perçu comme « hors norme », « hors cadre », en raison de sa culture cultivée et de son style de vie.

De fait, Sayad sera pris dans les rets d'une nouvelle forme de « colonisation ». L'immigration étant une autre forme de la colonisation, dans son acception étymologique de « possession ». Possession qui ne dit pas son nom, qui ne s'annonce pas. On le sait, « l'indigène » indépendant est certes libre (politiquement) mais il reste cependant prisonnier de la plus sournoise des violences : la domination symbolique.

ABDELMALEK SAYAD,
LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE
(1933-1963)

Yves Jammet

1. Un univers social contradictoire. – 2. La scolarité prolongée d'un colonisé. – 3. Instituteur à Alger. – 4. L'engagement aux côtés des étudiants *libéraux*. – 5. Pierre Bourdieu, une « affinité élective ». – 6. La découverte de la sociologie en temps de guerre. – 7. « Alger, pour moi, c'était l'enfer ».

Quinze ans après la mort d'Abdelmalek Sayad (1933-1998), il n'existe pas de biographie du sociologue que beaucoup considèrent comme l'un des pionniers – parmi les plus inventifs et les plus importants – de sa génération¹. La présente tentative, qui couvre les trente premières années de sa vie (1933-1963), vise à combler cette lacune, à élargir les recherches et à susciter des débats autour d'une œuvre encore trop peu étudiée.

À un moment où les migrations internationales sont présentées comme un enjeu majeur et donnent lieu à controverses, il semble en effet que la question mérite mieux que les discours du sens commun, médiatique et politique. Les travaux du sociologue qui, pendant près de vingt-cinq ans (1973-1998), a cherché à rendre raison des migrations de travail et de peuplement et, indissociablement, la compréhension de sa propre trajectoire

1. Cf. *infra*. Annexe 1: Abdelmalek Sayad, chronologie.